

# MÉMOIRE JUIVE mjpg

## bulletin

Numéro 31

Novembre 2015

### édito

La sidération même si elle fut réelle, due aux événements du mois de Janvier (assassinats des journalistes de Charlie Hebdo et ceux, antisémites, de l'Hyper-cacher) n'est pas la raison qui nous a empêchés de réaliser notre bulletin avant les congés d'été. Ce fut notre actualité et la préparation des diverses manifestations relatées en page 2 et 3 qui nous monopolisa entièrement.

Notre activité mémorielle répond à notre volonté de ne pas accepter une vision tronquée de l'*homo judaicus*.

Le Juif n'est pas seulement un persécuté. Il a été un jeune, un adulte, un combattant parfois, un frère ou une sœur ayant des parents et des grands parents, un père ou une mère avec des enfants. Il est un être humain avec une histoire familiale.

Les fondateurs de l'association ont voulu montrer, face à l'horreur de la Shoah, la vie d'avant dans le pays d'origine, celle d'avant et d'après, en France. Il s'agit en somme

de ne pas connaître la *shoahisation* de nos proches qui pourrait être une autre forme de déshumanisation après avoir évité - grâce aux infatigables militants de la Mémoire, celle résultant de l'oubli ou de la négation des crimes nazis.

Les fondateurs de Mémoire juive peuvent à la fois raconter leur expérience de la guerre et leurs souvenirs de famille. Nous essayons seulement de transmettre et de conserver cette double mémoire.

Nous vous présentons donc des témoignages de la vie juive: avant guerre, les timbres de Lubolm, la guerre et l'après guerre, le livre d'un enfant caché du Nord, Maurice Baran-Marszak présenté par Monique Itic, le retour des déportés par Frida Wattenberg et le témoignage dérangeant de Véra Steinfeld. Michèle Levy-Bonvalot rend hommage à une artiste disparue, Chantal Akerman dont la fragilité est sans doute liée aux séquelles de la guerre.

L'actualité nous submerge et nous rattrape. Notre sujet, immigration

et intégration rejoint l'actualité qui ne nous parle que de migrants et de réfugiés.

De mémorielles, nos préoccupations deviennent plus politiques. Montrer la réalité de l'émigration juive avant la deuxième guerre mondiale permet de mieux juger les phénomènes migratoires d'aujourd'hui. Nous vous offrons donc ces éléments historiques de réflexion.

Rachel Jedinak et Roger Candal nous rappellent que l'émigration n'est jamais facile, ni hier, ni aujourd'hui.

Et puis rappelons que l'humour juif par ses *vits* s'est intéressé depuis longtemps aux questions d'immigration et d'intégration et peut tout vous expliquer ... ■

Jean Pierre Randon

#### Sommaire

<b>Edito</b>	<b>page 1</b>
<b>Nos réalisations en 2015</b>	<b>page 2 &amp; 3</b>
<b>Le St Louis, deux mois d'errance</b>	<b>page 4</b>
<b>Précision sur l'émigration vers Israël</b>	<b>page 5 &amp; 6</b>
<b>Il y a 70 ans, le retour des déportés</b>	<b>page 7 à 11</b>
<b>Histoire d'un enfant caché du Nord</b>	<b>page 12 et 13</b>
<b>Les timbres de Lubolm en Ukraine</b>	<b>page 14</b>
<b>Hommage à Chantal Akerman</b>	<b>page 15 &amp; 16</b>
<b>Humour yiddish, immigration-intégration</b>	<b>page 16</b>

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE  
DE L'ASSOCIATION MÉMOIRE JUIVE-mjpg  
SE TIENDRA  
AU MÉMORIAL DE LA SHOAH  
LE MERCREDI 2 DÉCEMBRE 2015 À 15H

# En Mars : conférence de MÉMOIRE JUIVE à l'auditorium de l'Hôtel de Ville de Paris : Ils se sont engagés pour la France. Les Juifs dans la Grande Guerre.

Le 5 Mars 2015 s'est tenue la conférence organisée par MÉMOIRE JUIVE-mjdp à l'auditorium de la ville de Paris en présence d'un public nombreux et avec un spectateur de marque : l'ambassadeur d'Israël à Paris, S.E. M. Yossi GAL.

Le documentaire réalisé avec l'aide technique du F.S.J.U. a été présenté en introduction. M. Philippe LANDAU a développé les thèmes du documentaire. Plus particulièrement celui des Juifs immigrés engagés volontaires. Il rappelle qu'il y avait 160.000 Français "israélites" et 25.000 Juifs immigrés en 1914. Ils viennent de l'Empire russe, de la Roumanie, du pourtour méditerranéen, de Palestine, de Bulgarie, de Grèce et de Turquie. Ils manifesteront spontanément leur engagement pour défendre la France.

Les Juifs étrangers vont connaître certaines difficultés.

Il faut bien reconnaître que l'armée a une certaine réticence à accepter des Juifs. Il n'en sera retenu que 5000 à 5500.

*Regroupés, ils sont en prise à un encadrement xénophobe et antisémite, lorsqu'ils sont intégrés avec d'autres immigrés, ils le sont avec des Russes orthodoxes dans une ambiance délétère et antisémite."*

Ils participent à de dures batailles dans la Somme en 1915. Ils sont 4600 hommes engagés dans la bataille de Carency, 900 seulement en reviennent. Cette bataille deviendra le symbole de leur guerre.

Mme Hélène HOOG, conservatrice au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme a évoqué la Grande Guerre, en s'appuyant sur des photos et documents. Mais la valeur esthétique d'une photographie ne peut remplacer la valeur documentaire qui suppose de nommer les personnes, les lieux, les dates. Est ce



Au premier rang, à gauche, Son Excellence, M. Yossi GAL, Ambassadeur d'Israël à Paris.

© Photo M.. Tremil

parce que le rôle des combattants juifs de la guerre 1914-1918 a été oublié que les photos de cette période sont souvent anonymes?

La conférencière rappellera ensuite qu'une époque se lit également à travers ses oeuvres d'art, ses objets usuels, cartes postales, caricatures, peintures, lithographies. Dès 1915, des oeuvres traiteront des Juifs dans la Grande Guerre : Max Liebermann(1847-1935) en Allemagne et ses caricatures anti-russes, les dessins d'Abel Pann (1883-1963) ou l'alsacien Alphonse Lévy (1843-1918).

Quoiqu'il en soit, cela fait réfléchir sur ce que représentait la France pour toutes ces catégories de Juifs. Tout cela ressort des oeuvres artistiques, des photos et documents, mais on aurait aimé savoir tellement plus de choses sur la vie juive au cours des deux premières décennies du vingtième siècle. N'est ce pas déjà une mémoire en partie perdue ? ■



© Photo M. Tremil



**Ce documentaire a obtenu  
le label de la mission du  
Centenaire ...**



# En Avril : MÉMOIRE JUIVE expose à la Mairie du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris

La Mairie du 6<sup>ème</sup> arrondissement et son Maire, M. Jean-Pierre Lecoq Vice-président du Conseil général de Paris, son adjoint chargé de la Culture, M. Olivier Passelecq, nous ont accueillis du 8 au 20 Avril dans le salon François Collet (qui fut un grand résistant). L'accueil fut chaleureux et les paroles que le maire prononça lors de l'inauguration nous montra que l'exposition le touchait tout particulièrement. Nous pouvons remercier chaleureusement M. Jean Pierre Lecoq d'avoir mis à notre disposition un lieu qui a permis d'exposer dans de magnifiques conditions.

L'exposition est l'occasion de renouer le fil du dialogue avec un public que nous ne pouvons rencontrer autrement. Beaucoup de touristes passent par là. Outre le plaisir d'avoir rencontré des touristes de Nouvelle Zélande, du Canada, des Etats Unis ou d'Israël qui nous laissent un gentil commentaire sur le Livre d'or que nous mettons à la disposition des visiteurs, plusieurs centaines de personnes qui n'ont pas de lien direct avec l'histoire des Juifs ont découvert un monde qui leur est totalement étranger. Des curieux en somme. Certains venus admirer les magnifiques allégories républicaines du plafond peint ont fait néanmoins

le tour de la salle en visitant l'exposition.

D'autres, découvrent que les Juifs ne sont pas que victimes mais aussi parents, grands-parents, enfants, élèves ou étudiants ou encore ouvriers, artisans, commerçants, soldats. Bref, ils vivaient en France comme "tout le monde" et parfois depuis des générations. Comme souvent lors de nos expositions, il y eut d'heureuses rencontres en particulier entre l'Histoire et l'histoire individuelle. Un couple habitant le quartier nous a proposé ses documents, les diplômes de leurs parents originaires de Roumanie. ■

# En Juin : MÉMOIRE JUIVE propose projection et conférence pour le Festival des Cultures juives

Nous avons évoqué précédemment notre souhait de traiter les thèmes de notre exposition sous forme de documentaire. Le premier chapitre, "*Autrefois, ailleurs*" a été écrit, le premier film réalisé : nous avons consacré plusieurs mois à écrire le scénario puis encore beaucoup de temps à le faire monter. L'histoire des Juifs en Europe est ancienne et dérouler la longue histoire des communautés séfarades et ashkénazes, la synthétiser et essayer de la rendre compréhensible sans noyer le spectateur sous des dates et références historiques a été un gageur.



Henri Minczeles



Audrey Kichilewski

Notre documentaire nous a donné l'introduction à une conférence qui s'est tenue à la Maison de l'Europe le Vendredi 19 Juin.

Notre association a conçu cette conférence avec des intervenants qui nous semblaient incontournables: Henri MINCZELES, journaliste, historien, auteur d'une Histoire des Juifs de Pologne, Audrey KICHILEWSKI maîtresse de conférence en Histoire contemporaine de l'Université de Strasbourg pour enrichir la dimension historique

du thème et Michèle TAUBER, universitaire, mais aussi chanteuse et conteuse pour illustrer la richesse

de la culture juive par la lecture d'extraits d'ouvrages. La conférence était organisée dans le cadre du Festival des Cultures juives. Cette événement a connu un succès qui nous encourage à continuer. Toutes les places ont été louées et à notre grand désespoir nous avons même dû refuser du monde. Nous sommes ainsi encouragés à poursuivre la réalisation de nos documentaires. ■



Michèle Tauber



# Le paquebot Saint Louis : deux mois d'errance entre Europe et Amérique en 1939

**A** l'heure où certains pays d'Europe ferment leurs frontières aux réfugiés, il faut se rappeler l'errance du bateau le « SAINT-LOUIS » en 1939, emportant plus de 900 réfugiés juifs et qui fut prié de retourner en Europe, sous le régime nazi.

L'errance des passagers Juifs du Paquebot « SAINT LOUIS » en 1939 :

Plus de 900 Juifs embarquèrent le 13 mai 1939 à Hambourg pour fuir la barbarie nazie, les camps de concentration et

l'Anschluss après la Nuit de Cristal (1938). Au préalable il leur a fallu renoncer à tous leurs biens. Ils disposaient d'un billet pour Cuba, espérant de là rejoindre les Etats-Unis.

Le 23 mai 1939, le capitaine Gustav Schroeder, un homme de grande humanité, reçoit un message de la HAPAG, la compagnie maritime, qui l'avertit que les passagers du SAINT-LOUIS pourraient bien ne pas pouvoir débarquer à Cuba. Or, tous les passagers avaient payé pour obtenir des certificats de transit délivrés par l'Immigration Cubaine ; mais, entre-temps, le président cubain Federico Laredo Bru a fait passer un décret qui invalide tous les décrets précédents, ce qui déclenche une tempête politique à Cuba. Le navire arrive le 27 mai, mais il n'est pas autorisé à se mettre à quai et

les passagers : hommes, femmes, enfants et vieillards ne sont pas autorisés à débarquer. Seule,

une poignée de passagers est autorisée à débarquer à Cuba. Pour les autres, l'attente commence... Douze jours plus tard, le refus du président cubain est définitif.



Les passagers, Juifs allemands, autrichiens, tchèques sont des migrants heureux de pouvoir quitter l'Europe  
© Ushmm

Beaucoup figurent sur une liste d'attente pour entrer en Amérique. Finalement, les pourparlers échouent avec Cuba, comme avec les Etats-Unis et le Canada. Un câble est envoyé au président Franklin Roosevelt, lui demandant de leur accorder l'asile. Il ne reçut jamais de réponse. Donc, le bateau reprend la mer. Pour ne pas renvoyer ses passagers vers une mort certaine en Allemagne le capitaine a décidé de mettre le feu au bateau au large des côtes Britanniques, afin de forcer les anglais à recueillir les passagers. Pendant le retour vers l'Europe, le capitaine apprend que Morris Troper, le directeur pour l'Europe a obtenu que des pays européens : la Hollande, la France, La Grande Bretagne et la Belgique accueillent des passagers.

Après 40 jours et 40 nuits d'une longue traversée, le SAINT-LOUIS les débarque à Anvers d'où ils rejoignent leur pays d'accueil,

un répit temporaire pour la majorité d'entre eux... La guerre déclarée, ils seront à nouveau pris dans l'étau nazi. Une partie de ceux qui avaient trouvé asile en Hollande, en Belgique et en France seront arrêtés et envoyés dans les camps de concentration entre 1942 et 1944. Le bateau est revenu à Hambourg, son port d'attache ; en 1944, le Saint-Louis a été endommagé par les bombardements et est envoyé à la casse.

Le capitaine Schroeder n'a plus jamais repris la mer. Après la guerre, il tente de vivre de sa plume. Les passagers survivants du Saint-Louis ne l'ont pas abandonné. Ils lui font parvenir nourriture et vêtements. Grâce à leur témoignage, il est lavé de toute collaboration nazie. En 1957, le gouvernement Ouest-Allemand lui accorde une médaille pour avoir sauvé des vies juives. Le 11 mars 1993, « YAD VASHEM » honore la mémoire du Capitaine et lui accorde le titre de « Juste parmi les Nations ». ■

Rachel JEDINAK

Sources : le journal La Croix et Diane AFOUMADO éditions l'Harmattan 2006

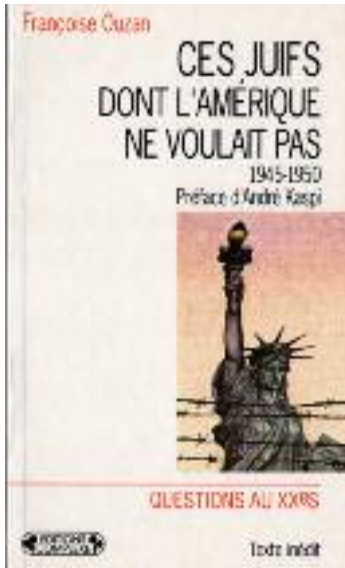


Le Saint Louis bloqué à la Havane



# Quelques précisions sur l'immigration vers Israël\*

(\*) : d'après l'ouvrage « Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas »  
Françoise OUZAN Ed Complexe 1970



Dès la montée au pouvoir d'Hitler en 1933, les Juifs ont essayé de se réfugier soit aux USA, soit en Palestine. Malgré le quota drastique imposé par les Britanniques, (1500 immigrants par mois) et le frein des Américains, les Juifs européens ont essayé de trouver refuge en Palestine.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, des événements laissés dans l'ombre de l'Histoire ont eu lieu.

Les Anglais appliquent une politique pro arabe, ce qui oblige alors les Juifs à trouver des moyens de surmonter l'interdiction d'immigrer imposée par les Anglais. Commence alors le début des voyages clandestins organisés par la *Haganah* et par l'organisation *Beraha*, qui sont chargées d'aider les réfugiés à pouvoir partir, laissant le Mossad s'occuper de la traversée.

Il faut se remettre en mémoire les odyssees des premières embarcations précaires comme le *Patria*, le *Salvador* et le *Struma*, où des centai-

nes de passagers ont péri en mer. A la fin de la guerre, les Britanniques continueront à intercepter ces bateaux illégaux..

Clément Attlee refuse le Livre Blanc de Chamberlain de 1939 jusqu'en mai 1948, pour ne pas s'aliéner les Arabes qui redoutent un afflux massif de Juifs en Palestine

En 1945, le *Dalin* est le 1er bateau à atteindre la Palestine depuis la libération. Le *Petro* lui, fera plusieurs traversées qui réussiront.

En avril 1946 un émissaire du Mossad, Yehuda Arazi se procure un navire, le *Fédé*, transportant 1100 passagers qui devait appareiller depuis La Spezia (Riviera italienne). Alertés par l'arrivée de ces migrants, les Anglais bouclent le port avec des blindés, empêchant le départ de ce bâtiment (ce qui confirme leur acharnement à appliquer leur politique).

Cet événement déclenche l'indignation des Italiens, des médias américains, russes et même anglais. Yehuda Arazi réussit alors à faire céder ce blocus et obtient l'autorisation de par-



L'Exodus arraisonné par les Anglais arrive à Haïfa. Juillet 1947

tir.

Malgré l'épisode du *Fédé* les Anglais poursuivent leur politique de blocus, ce qui amènera l'épopée du tristement célèbre *Exodus* en juillet 1947. A ce bateau succèdent d'autres navires comme le *Haim Arlozoroff* qui prendra la mer à l'initiative de l'Irgoun. Ne pas oublier le *Pan York* et le *Pan Crescent*, deux cargos de 4500 tonnes chargés chacun d'environ 15.000 réfugiés.

Après un internement à Famagousta

(Ile de Chypre) ils finissent par rejoindre la Terre Promise.

Avec la mauvaise opinion que ces actions donnent de l'Angleterre, Churchill réagit vivement contre l'intransigeance de Bevin qui mène la guerre du gouvernement travailliste contre les Juifs, ce qui fera grossir les rangs de l'Irgoun.

La partition de la Palestine, qui est adoptée par les Nations Unies en novembre 1947, amènera la Grande Bretagne à renoncer à son mandat en mai 1948.

Il faut se rappeler que de 1945 jusqu'à la date de la création de l'Etat d'Israel, la Haganah et le Mossad ont organisé le départ de 65 bateaux dont la plupart ont été interceptés. Bien que leurs passagers aient été internés pendant de longues périodes, environ 115.000 immigrants ont été amenés en Palestine.

Pour l'Histoire, dès la libération des camps, le Président Truman a pour tâche de résoudre le délicat problème des DP (*displaced persons*) nom donné par les américains pour désigner les millions de personnes déplacées libérées à l'ouverture des camps. La résolution de l'ONU du 15 décembre 1946 stipule qu'il faut filtrer les DP pour identifier les criminels de guerre, les « Quislings » et les traîtres. Ces DP étaient surtout des gens qui venaient d'Europe centrale et une 2ème vague de Juifs polonais qui fuyaient les pogromes comme celui de *Kielce* de juillet 1946. Il faut aussi compter ceux qui ne voulaient pas rester dans les territoires occupés par les Russes. Ces DP étaient surtout des Baltes, des Ukrainiens et des Polonais, ces derniers ayant tout perdu, y compris leur famille, et malheureusement beaucoup d'Allemands nazis ou col-



labos qui en s'infiltrant dans le flot des réfugiés espéraient échapper aux purges et vengeances des survivants des camps.

La C.I.A. fondée en 1947, craignant que certains DP originaires des pays de l'Est propagent des idées communistes, préférera des migrants allemands plutôt que des Juifs endoctrinés avant la guerre dans les territoires sous emprise soviétique. Malgré la pression des groupes Juifs et même non Juifs, la guerre froide engendrera ce paradoxe de s'occuper plus de ces DP ayant collaboré avec les nazis, que des victimes tout juste libérées !

Ces DP profiteront du quota prévu dans la loi de 1948. du 25 juin du Président Truman.

Eisenhower adresse un rapport au Pdt Truman où il rend compte de la difficulté que rencontrent les Juifs devant les obstacles à leur entrée tant en Israël qu'aux USA. Dans ce rapport, le général demande que l'armée facilite les contacts avec les DP juifs.

Les directives du général Eisenhower sont passées sous silence par les commandants des camps qui sont sous le commandement du général Patton qui lui, affiche un antisémitisme notoire. Il note dans son journal :

*la version juive du DP est dans la majorité des cas, une espèce de sous-homme dépourvu de tous les raffinements culturels et sociaux de notre époque ...*

Lors d'une visite d'un camp en septembre 1945 Patton dit à son supérieur le général Eisenhower qu'*il veut faire d'un village allemand déserté un camp de concentration pour ces damnés Juifs !* Ce qui éclaire sur la pensée raciste et antisémite d'une partie de la 3<sup>e</sup> armée américaine de Patton. Celui-ci est largement influencé par son beau-frère, fervent lecteur du *Protocole des Sages de Sion* (document forgé par la police

russe en 1905), diffusé en Amérique vers 1920, et présenté comme le signe d'un complot contre la démocratie américaine.

Au moment de la Directive Truman, le 22 décembre 1945 le nombre de Juifs présents dans la zone américaine s'élève à 40.000. Parmi eux, 4500 sont des Juifs allemands. La plupart des DP juifs (plus de 80%) souhaitent émigrer en Palestine et non aux Etats-Unis. Cette Directive stipule *qu'il faut faire tout ce qu'il est possible d'être mis en œuvre immédiatement pour faciliter l'entrée de certaines personnes déplacées et réfugiées aux Etats-Unis*. Hors, selon la loi de 1924, les quotas d'immigration pour les pays d'Europe centrale et des Balkans se limitent à environ 40,000 personnes par an et ne peuvent pas dépasser 10%. En conséquence, Truman ne pourra faire attribuer que 4000 visas.

Cependant, il ne souhaite pas faire entrer aux Etats-Unis des personnes susceptibles d'être des *charges publiques*. Il fait donc que les DP souhaitant émigrer aux Etats Unis aient de la famille proche pouvant subvenir

Après concertation avec l'UNRRA, (United Nations Relief and Rehabilitation Administration), l'armée organisera des consulats le 1er Mars 1946 à Berlin, Francfort, Munich, Stuttgart et Hambourg dans la zone anglaise.

Au total, au cours de l'année 1946, les Etats Unis accorderont 3452 visas aux DP dont 2477 étaient Juifs.

Pour la seconde fois, les survivants ont dû affronter un processus de sélection.

Le premier a décidé de leur vie ou de leur mort dans les camps de concentration.

Le second a permis l'émigration ou a conduit à « l'enlèvement » dans les camps de DP.

Environ deux tiers des DP juifs se sont établis en Israël tandis que 140.000 survivants juifs ont finalement émigré vers les Etats-Unis. ■

Roger Candal



Le Medinat Ha Yehudim , bateau de la Haganah arraisonné par les Anglais. Haifa. Octobre 1947

à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient indépendants.

Conscient des tendances isolationnistes du Congrès qui veut réduire l'immigration, le Président espère que cette législation ne passera pas. Il s'oppose ainsi aux membres du Congrès déterminés à fermer les portes des Etats Unis à une foule d'étrangers «surtout Juifs» qui apporteraient des idées révolutionnaires.



# Il y a 70 ans, le retour des déportés

*Frida Wattenberg née à Paris de parents polonais s'engage très tôt dans la résistance juive. Après la libération, elle assiste au retour des déportés et participe à l'accueil des déportés et des personnes déplacées.*

*À ce titre, son témoignage, relatant des faits qui se déroulent de la fin de la guerre à la fin 1947, éclaire par des anecdotes parfois heureuses, parfois douloureuses le retour des déportés juifs.*

*Ce texte est la transcription du témoignage qu'elle accorda au Mémorial de la Shoah sur ce sujet.*

*À consulter sur internet :*

*[http://liberation-camps.memorialdelashoah.org/reperes/temoignages/frida\\_wattenberg.html](http://liberation-camps.memorialdelashoah.org/reperes/temoignages/frida_wattenberg.html)*

**A**près la libération du Sud de la France, Frida commence à rechercher les enfants cachés en région parisienne.

*Cette recherche est parfois compliquée lorsque ce sont des enfants cachés par les parents et non par l'UGIF. Les parents ne sont pas encore revenus de déportation et beaucoup ne rentreront pas et c'est donc par ouï-dire qu'il faut retrouver la trace de ces enfants. Dans la grande majorité des cas, raconte Frida, ces enfants ont été éduqués et sauvés alors qu'après l'arrestation et la déportation des parents les pensions n'étaient plus payées depuis des mois voire des années. "On n'allait pas les donner aux boches" lui a-t-on souvent dit.*

*Puis après diverses missions pour collecter des informations dans les bureaux de province de ce qui fut le Commissariat aux Questions juives. Frida est envoyée à Paris. Frida raconte :*

« Un jour on a appris que les gens arrivaient à l'Hôtel Lutetia. J'y suis allée et vous auriez dû voir les gens se pousser pour parler aux rescapés qui étaient tellement fatigués, affolés de voir autant de gens autour d'eux, qui les pressaient et presque les insultaient : comment vous ne savez pas et vous êtes du même quartier, vous les connaissiez sûrement ... Le Lutetia, c'était une horreur ».

*Frida est réquisitionnée par l'OPEJ pour s'occuper d'un restau-*

*rant rouvert dans ce qui deviendra le restaurant Goldenberg, à l'angle de la rue des Rosiers et de la rue Ferdinand-Duval.*

« C'était, avant guerre, un restaurant destiné aux pauvres de la communauté et on m'avait demandé de venir parce que je parlais Yiddish et que je comprenais un peu de Polonais »

*Le restaurant rouvre au printemps 1945, Mai-Juin après la reddition de l'armée allemande et le retour des rescapés d'Allemagne. Certains de ces rescapés étaient hébergés dans les locaux de l'ORT, rue des Rosiers.*

« Les gens arrivaient tous les jours en ce printemps 1945 y compris des « personnes déplacées » qui ne voulaient pas rester dans les camps en Allemagne, des Polonais aussi qui ne voulaient pas retourner en Pologne et qui arrivaient en fraude en France et à Paris. Je passais plus de temps à la Préfecture et dans les commissariats qu'à la cantine. À la Préfecture, on me connaissait : vous venez chercher encore un cousin... ».

*Il y a aussi l'arrivée des déportés des camps à l'Est rentrant par la Russie.* « Un jour, vers midi, je sors de la cantine, je ne sais plus pourquoi et je me trouve devant Henry Bulawko qui a été libéré des camps par les Russes. Il arrivait de Russie, d'Odessa. Moi je le connaissais depuis que j'étais petite, il était un copain de mes cousins. Je me souviens, on l'appelait Bouboule. Alors je commence à dire Bou-

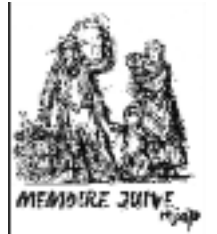


Henry Bulawko

Bou... Tu peux dire Bouboule, me dit-il, j'ai déjà regrossi à Odessa ... C'était une rencontre terrible .

Quand les gens avaient besoin de quelque chose ils s'adressaient à moi puisque je parlais le Yiddish. Un jour un gars vient me voir et me dit qu'il habite à l'École de Travail avec un copain. Ce copain n'est pas rentré hier soir, il n'est pas là ce matin. Il ne parle pas Français. Où peut-il être ? J'avais l'habitude d'aller à la préfecture et j'y vais avec le gars. Je donne le nom que le jeune homme m'a donné. On téléphone dans tous les commissariats de Paris. Il n'est pas là. Nous descendons et en partant de la Préfecture, il y avait un flic avec sa houppelande et je lui demande :

- dites moi Monsieur, qu'est ce qu'on fait quand on ne trouve pas quelqu'un, je cherche un garçon qui ne parle pas le Français, qui n'a pas d'ar-



gent et qui a disparu depuis hier.

- vous allez à la morgue.

- Écoutez, lui dis-je.

Il insiste :

- Non, vous allez à la morgue.

Je traduis en Yiddish et le jeune homme dit : il a dû faire une connerie, hier, il a appris qu'on lui refusait un visa pour l'Argentine.

Nous sommes allés à la morgue. Je ne sais pas comment elle est maintenant mais à l'époque, il y avait une grande vitre avec des trous pour parler et devant, une planche pour s'appuyer. Quand nous sommes arrivés, il y avait des gens et j'ai vu qu'on sortait un tiroir. Ils ont trouvé le mort qu'ils cherchaient. Quand ces gens sont partis, je me suis approchée avec le jeune homme et avant que je dise quelque chose, je n'avais même pas dit bonjour, le type nous dit :

- il est là votre gars.

- Comment vous le savez ? Je ne vous ai rien dit.

L'autre arrivait aussi de Russie. Ils avaient acheté ou volé des montres russes, des grosses montres épaisses et comme on était appuyé sur la planche, le fonctionnaire avait reconnu la montre, cette même montre que le mort portait au poignet. Ce garçon, déporté, avait été libéré par les Russes, il est arrivé jusqu'en France, il s'était suicidé. Un déporté qui s'était suicidé. Je connais plusieurs cas. Ce n'était pas facile à vivre ... Je regrettais toujours qu'on n'eut pas assez de friandises pour qu'ils se sentent mieux. ... On savait les choses par la radio et le cinéma. On avait vu aux actualités les américains entrant dans les camps, à Dora ou Buchenwald notamment et comme ce n'étaient pas des camps (d'extermination) de Juifs, on supposait que c'était encore pire. Mais on n'imaginait pas six millions de morts, les femmes enceintes envoyées à la chambre à gaz. ...



Au 13 rue des Écouffes, là où j'habitais, habitait en dessous de chez nous une fille, Fanny F., sa mère avait acheté

un bout de tissu au marché noir et elle discutait avec sa mère de l'emplacement des poches et voulant en discuter avec l'une de ses amies, elle descend, les Allemands étaient dans la rue, l'arrêtent et elle est déportée. Après la Libération, au début du retour des déportés, un hurlement dans l'escalier. Fanny est revenue. Elle vient habillée avec des vêtements d'homme, de grosses bottes et elle vient avec deux messieurs.

Fanny a été libérée par les Russes. Des *Mongols* ont voulu la violer. Elle a crié dans la seule langue qu'elle connaissait : Au secours, au secours ! Des soldats français libérés qui marchaient vers l'Ouest, ont entendu son appel et se sont interposés. Ils lui ont donné ces vêtements, ils sont partis à pied jusqu'au Rhin puis ont voyagé jusqu'à Paris et ces deux gars l'ont raccompagnée chez elle avant de rentrer chez eux, l'un en Picardie, l'autre près de Reims.

Fanny qui avait été élève de l'école primaire de la rue des Hospitalières Saint Gervais est allée voir le directeur, Joseph Migneret qui a été heureux d'apprendre son retour et nous a prévenus que Milo Adoner était également revenu. Tous deux se sont occupés de rechercher les noms des élèves disparus. Ils ont trouvé 163 noms et quand on a pu faire des recherches systématiques on en a trouvé 260.

À ce moment là j'avais rejoint l'Hashomer Hatzair. En Août 1945, l'Hashomer campe à Ligny en Morvan. Nous avons parmi les moniteurs un survivant d'Auschwitz, Richard, un gars formidable, nous étions amis. Nous sommes au camp avec les enfants qui nous ont été confiés pour les vacances.

On remarquait que ce jeune homme avant un numéro sur l'avant bras et les paysans qui avaient vu les actualités au cinéma et connaissaient les camps, nous aidaient. Un jour on nous propose un sac d'oignons, lourd à porter. Approchant du camp j'appelle les jeunes à l'aide et ils ne me répon-

dent pas. Ils sont accroupis par terre ou couchés par terre et je me demande ce qui se passe. J'étais abonnée au journal Combat et ma mère me l'envoyait. Ils sont autour du journal où on peut lire en grands caractères : Hiroshima, 70000 morts. <sup>1</sup>

Si vous aviez vu Richard. Il pleurait. Il disait : pour entrer dans la chambre à gaz, il fallait tant de temps, pour se déshabiller, tant de temps, tant de temps, pour les tuer ... Combien fallait-il de chambres à gaz pour tuer 70000 personnes?

Il a pleuré toute la journée. C'est un souvenir à transmettre : une belle preuve d'humanité d'un déporté.

Puis j'ai voulu reprendre mes études. Quand je suis allée pour m'inscrire à l'Université, on m'a dit : vous avez le bac depuis trois ans, c'est maintenant que vous venez.

- J'étais dans la Résistance.

- Apportez une attestation de votre chef vous ne paierez pas les frais d'inscription

je suis allée voir Jacques Lazarus qui m'a fait un papier.

Quelques jours après j'ai reçu une invitation et ce jour, officiellement l'Université de la République a été rétablie et inaugurée la plaque pour les étudiants morts pour la France.

En Janvier 1946, l'Hashomer organise un congrès à Fontainebleau et on avait laissé dans notre local parisien, 17 rue de la Victoire, une jeune fille, elle avait seize ans mais parlait le Yiddish et le Polonais avec les instructions de nous prévenir si quelqu'un arrivait. Elle me téléphone à Fontainebleau où je me trouvais car j'étais une des dirigeantes de l'Hashomer :

- Frida, il y a ici des gens du ghetto

<sup>2</sup> - La Jewish Brigade, Brigade juive formée par les Anglais était composée de 5000 volontaires de Palestine répartis en 3 bataillons (1er, 2ème et 3ème Bataillon des Régiments de Palestine) ainsi que le 200ème Field Régiment de l'Artillerie royale anglaise. Elle appartenait à la 8e Armée britannique. Elle a été engagée en 1944 dans la campagne d'Italie puis dans la campagne d'Allemagne (mars à mai 1945)



de Varsovie, je te les passe. Elle me les passe. Ils arrivaient d'Europe de l'Est et savaient qu'il y avait ce Congrès. Les armées anglaises, la Jewish Brigade<sup>2</sup>, qu'ils aient été ou non du mouvement, aidaient ceux qui devaient venir en France. On peut voir plein de gens, si vous regardez les photos, qui portent des uniformes anglais et qui viennent des camps pour personnes déplacées, de Pologne, de Russie ou d'Allemagne en dehors des délégués qui étaient arrivés des Etats unis ou d'Angleterre.

Je reprends la petite au téléphone et lui dis: tu appelles un taxi, tu lui dis que nous lui payons l'aller et retour. Il y avait deux ou trois taxis qui ont amené cette délégation polonaise et on a vu arriver *Israël Shklar et Antek - (Yitzhak) Zukerman*<sup>3</sup>, les deux seconds de *Mordechai Anielewicz*<sup>4</sup>. On chantait *l'Hatikva*<sup>5</sup> et on pleurait en même temps. C'était un moment extraordinaire, ces survivants qui nous étaient arrivés là. ...

En 1947, tout en fréquentant l'Université, je suis allée chercher des déportés, des personnes déplacées dans l'Est à la frontière allemande pour les amener dans les camps de la *Haganah*<sup>6</sup> du Sud de la France



Le congrès de l'Hashomer Fontainebleau 1946  
Au centre, assise, au 1er rang, , 3e en partant de la gauche, Frida Wattenberg

et les faire partir vers Chypre ou Israël.

Comme vous le savez on allait voter sur la Palestine<sup>7</sup>, nos chefs ont décidé de faire un grand coup, ils ont décidé de faire partir un grand nombre de Juifs, c'était l'Exodus<sup>8</sup>. Je ne savais pas à ce moment là que c'était cela. ... Ils voulaient marquer un grand coup en faisant un bateau énorme, ce sera les trois mille cinq cents de l'Exodus. Quand il est parti, j'étais à Paris.

Mais au mois d'Août 1947, l'Hashomer organisait de nouveau un camp de vacances d'été. Pour montrer aux Anglais, à l'Onu, même, ce dont nous sommes capables, nous préparons un grand coup. Nous avons huit cents gosses qui campaient. Nous avons or-

ganisé le départ de tous les enfants de plus de seize ans pour Port de bouc où stationnaient les trois bateaux-cage. Nous avons loué des camions, il y a des photos de ces camions. Nous ne savions pas exactement pourquoi. Était ce pour défiler ? Non, ils ont été engagés pour transporter de l'eau, la nourriture, ... Pendant trois semaines. D'ailleurs j'ai rencontré dernièrement, Jacques Rozenkier, qui disait qu'il n'avait jamais travaillé aussi durement de sa vie. Il avait seize ans à l'époque.

En tant que membre de l'Armée juive pendant la guerre, on m'a réquisitionnée, vêtue d'un uniforme d'infirmière et j'avais une ambulance à ma disposition et il y avait des médecins français qui étaient montés à bord et qui avaient indiqué que pour telle maladie il fallait tel hôpital, Marseille, etc. ... Moi, je les transportais dans mon ambulance. Quatre vingts personnes sont descendues du bateau pour raison de santé. L'un est descendu avec le cadavre de son père. J'ai des photos de gens que j'ai connus là. Un jour, mon chef me dit : tu te mets au bord du quai avec ton ambulance parce que vont descendre de beaux et braves jeunes gens. Parce que si des gens descendaient en bonne santé, ils

3 - Yitzhak dit Antek Zuckerman, né en 1915 à Vilnius, décédé en 1981 en Israël. Il a témoigné au procès d' Eichmann et dans le film de C. Lanzmann, Shoah.

4 - Mordechai Anielewicz né à Wyszaków en 1919 et mort à Varsovie le 8 mai 1943, commandant de l'Organisation juive de combat à Varsovie (*Żydowska Organizacja Bojowa*) il dirige l'insurrection du ghetto de Varsovie.

5 - Hatikvah (L'Espérance) est devenu l'hymne national de l'État d'Israël.

6 - La Haganah ou Défense était une organisation clandestine sioniste en charge de défendre les populations juives contre les attaques arabes sous la Palestine mandataire.

7 - Résolution 181 votée par l'Onu le 29 Novembre 1947 prévoyant le partage de la Palestine et la fin du mandat britannique. L'indépendance et la création de l'État d'Israël sera proclamée à Tel Aviv par David Ben Gourion le 14 Mai 1948.-

8 - Départ de l'Exodus du port de Sète le 11 Juillet 1947 sous le nom de S/S Président Warfield. Arraïonné par la marine anglaise, les passagers sont ramenés dans trois bateaux prisons anglais vers le lieu de départ. Arrivés le 29 Juillet devant Port de Bouc, les prisonniers refusent de débarquer. Le 23 Août, les Anglais ordonnent le départ des bateaux-cages pour Hambourg (zone britannique), via Gibraltar. Les Juifs internés en Allemagne rejoindront Israël, quelques uns encore au titre des quotas d'immigration, les autres, après l'indépendance.



étaient insultés. Il s'agissait de l'équipage américain de l'Exodus ; quand l'Exodus est arrivé en Israël, intercepté par les Anglais, l'un des marins avait d'ailleurs été tué, le reste de l'équipage s'est mêlé aux autres et est arrivé aussi à Port de Bouc.

Exfiltrés des bateaux, je les ai conduits avec mon ambulance à Sète. Transportés en Italie, ils sont partis avec un autre bateau, avec un grand nombre, pas aussi important cependant, de passagers. Ils ont été interceptés par les Anglais, conduits à Chypre avant que ceux de l'Exodus aient traversé Gibraltar et remonté vers l'Allemagne pour montrer aux anglais qu'on n'arrêtait pas. D'Italie, ce sont aussi des survivants qui sont partis.

sœur qui était au Kibboutz Gat, près de Kiriath Gat, depuis l'avant guerre déjà. Ils avaient correspondu. Il avait raconté Auschwitz. Il arrive à Haïfa. On passait la douane au bord du bateau, il y avait un Anglais qui donnait un coup de tampon, un arabe de Jordanie, au keffieh rouge et blanc qui donne un coup de tampon et un représentant de l'Agence juive. Uli avait sans doute connu la même chose ; il avait reçu de l'argent et un billet de car pour sa destination. Moi, j'allais au Kibboutz Narchonim, lui allait donc au Kibboutz Gat. Il n'est jamais arrivé à Gat. Sa sœur a mis des annonces partout. On ne l'a pas retrouvé. Dix ans après, un vieux monsieur qui classait des journaux repère une annonce qui n'avait attiré l'atten-

Un survivant de la Shoah.

La Haganah m'a confié une trentaine de ces passeports munis de leur visa de tourisme car ces bateaux qui s'arrêtaient dans plusieurs ports de Méditerranée, le Pirée, Rhodes, etc. d'ailleurs, j'ai une photo de moi prise à Beyrouth Pour que les survivants accompagnés le plus souvent de petits enfants, ne descendent pas, je conservais leurs papiers. Quand on est arrivé, le délégué de l'Agence juive m'a fait dire de leur redonner leurs documents. Je n'ai pas revu ces gens. Jusqu'au dernier moment, tout le temps, on a essayé de faire venir des Juifs en Palestine. Une chose qui est belle. Arrivée au Kibboutz Maabarot je veux visiter mon *chalyah*<sup>11</sup> Haïm Egozy et une grande agitation règne en cette fin Novembre. Le lendemain, les gens sont tout excités. C'est le jour du vote de l'O.N.U. Après le vote, les kibbouztniks ont allumé des torches. Ils ont fait la fête avec tous les kibboutzim voisins. Ce fut une nuit de folie.

Je suis revenue en 1953 pour m'occuper de ma mère malade, décédée en 1971. D'autre part mon mari voulait rejoindre sa famille au Canada. Nous sommes revenus en France et un an après il est parti au Canada. Un copain de guerre m'a fait embaucher comme secrétaire dans une société de confection importante créée par des survivants du ghetto de Lodz. »

*La vie reprenait son cours. Mais Frida a toujours conservé un lien d'abord avec l'Hashomer par le Cercle Bernard Lazare et avec le monde mémoriel par ses liens avec le CDJC puis le Mémorial et l'association Mémoire juive de Paris aujourd'hui Mémoire juive-mjdp ■*

**Frida Wattenberg**  
Résumés et notes M.J.

<sup>11</sup> - émissaire de l'organisation. En l'espèce, envoyé de l'Hashomer en France avec lequel Frida W. était en contact.



Mme Frida Wattenberg  
© Mémorial de la Shoah 2015

Je suis partie en Israël fin Novembre 1947. Avant moi était parti un survivant d'Auschwitz, membre de l'Hashomer avant guerre en Pologne et qui nous avait rejoints en France. Il a eu le droit comme moi à l'Alyah Daleth<sup>9</sup> deux ou trois semaines avant moi. Il voulait rejoindre sa

tion de personne. C'était une annonce de la *Hevra Kaddisha*<sup>10</sup> de Haïfa qui cherchait à identifier une personne assassinée dans le port de Haïfa. Son seul signe distinctif qui le désignait comme survivant de la Shoah était le numéro qu'il portait sur l'avant bras. Il se trouve que ce vieux monsieur connaissait la sœur d'Uli. Elle a téléphoné à la Hevra Kaddisha qui ont retrouvé le numéro dans leurs registres. C'était bien son numéro. La dépouille a été transférée au Kibboutz Gat. ...

<sup>10</sup> - le service communautaire en charge des obligations religieuses liées au deuil.

<sup>9</sup> - Aliyah Daleth : Opération der la Haganah pour créer un flux d'immigration "officielle" en utilisant des visas de tourisme. Elle donnait les visas et les fonds qui devaient être déposés et devaient théoriquement garantir le retour des touristes.

L'Alyah Beth était l'immigration clandestine organisée par le Mossad-Alyah-Beth de la Haganah



Le témoignage publié ci-après ne peut conduire à un jugement général sur le comportement psychologique des déportés survivants. Il n'était pas aisé d'abandonner un comportement de survie après des mois dans les camps. Cet état manifeste de troubles de la personnalité de type asocial s'est estompé très rapidement comme le confirme le Dr Fineltain. Le témoignage de Vera Steinfeld concerne, semble-t-il, les retours de personnes cachées puis des premiers déportés de la période Janvier-Avril 1945, dans une totale improvisation. Rappelons que le décret de réquisition du Lutetia, créant le Centre d'accueil des déportés a été pris le 19 Avril 1945.

Au contraire on constate, quelques années plus tard, « quand vinrent les réparations ouest-allemandes les victimes furent examinées par des spécialistes de médecine interne et des neurologues, dans la plupart des cas, on ne put isoler des affections directement imputables aux camps. » (1) La population rescapée adulte doit être distinguée des enfants (- de 14 ans) et ses

traumatismes différenciés de ceux des enfants cachés. Cette population est limitée, on sait aujourd'hui que le nombre de survivants des déportations de France n'est que très légèrement supérieure aux chiffres qui ont longtemps été avancés et est comprise entre 3000 et 3500 personnes sur les 76000 déportés de France.

« Constatons tout d'abord la rareté des troubles massifs nosologiquement définissables. Pourquoi? Une affection quelconque dans les camps, chacun le sait, se traduisait par une mise à mort instantanée. Ceux d'entre eux qui ont survécu étaient certainement doués d'une capacité de survie psychique et physique hors du commun! ... (Cependant) une fois pris en compte les cachexies sévères et les syndromes physiologiques d'épuisement, la première pathologie, par le nombre des cas cliniques dignes de considération est représentée par les syndromes psychiatriques post-traumatiques. » (1)

Syndromes anxieux et dépressifs, troubles caractériels, hyperémotivité, sentiment de culpabilité d'avoir survécu caractérisent la fragilité psychologique de ces res-

capés. Beaucoup de survivants ont vécu difficilement le quotidien et ont eu des difficultés pour vivre. Est-ce une constatation scientifique ou une constatation de bon sens : beaucoup de survivants avaient perdu une partie de leur étincelle de vie : « la souffrance des victimes n'a pas été reconnue pour ce qu'elle était. Le mystère et l'incommunicabilité sont demeurés très présents de 1945 à nos jours. » (1)

M.J.



Ed Havas, Affichiste Raymond Gid 1945  
© Mémorial de la Shoah

(1) Les syndromes des survivants de la Shoah. Réflexions sur le concept d'hypertraumatisme. Dr Ludwig Fineltain in Bulletin de Psychiatrie 20/12/2002 et 06/11/2006

Malgré ma longue vie, très mouvementée, il y a un souvenir qui me revient, douloureux.

Depuis 1941, j'ai travaillé à la Fédération des Sociétés juives de France à Marseille, Grenoble et Paris. En Janvier 1945, la Fédération a (ré)ouvert un centre d'accueil pour les déportés, rue Guy Patin, pour (pouvoir) accueillir et en premier ceux d'Auschwitz.

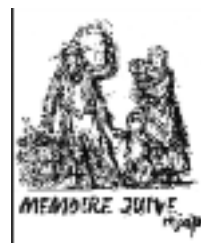
Je suis devenue responsable du vestiaire. Nous recevions des colis des U.S.A., d'Amérique du Sud entre autres mais toujours insuffisants à la demande.

Un jour sont arrivés des costumes neufs pour hommes, bleu, marron, et vert avec des rayures blanches. Cela c'est vite su et le matin, il y avait une file d'attente. Je n'en avais pas beaucoup. A qui donner en premier ? Les gens se battaient et me menaçaient de mort ainsi que mon bébé que j'emmenais à la crèche de la Goutte d'Or. Et c'était sérieux. J'avais peur de quitter le travail. Ils m'attendaient.

Et je voyais ces costumes vendus sous le métro aérien de Barbès. C'était terrible. Mon frère s'occupait de l'entretien. (Il racontait) que les déportés jetaient les assiettes, après le repas, par la fenêtre ou dans les W.C.

Nous avons demandé notre changement. Les déportés étaient devenus sauvages. Comment leur en vouloir ? ■

Véra Steinfeld



# Histoire d'un enfant caché du Nord

## Maurice Baran-Marszak



© Maurice Baran-Marszak

nière fois, on est en 1938. Maurice est là lui aussi, il a 5 ans. Aujourd'hui, il écrit ce livre, regarde ces visages et s'écrie : " [...] comme si nous étions ensemble hier, je vous reconnais, vous réapparaissent" (page 33).

Et arrivent les dernières vacances à Saint-Amand-les-Eaux : Maurice entre ses deux parents, assis autour d'une petite table ronde dans un jardin, Jankiel, le papa, légèrement penché vers son fils, Fanny, la maman, sourit, Maurice est le centre de leur vie. On aurait aimé que cette photo fût un joli souvenir de dimanche à la campagne, mais non, c'est la dernière photo où tous les trois sont réunis, après, ce sera "la montagne d'horreur qui nous a séparés" (page 36).

Ses parents sont là devant lui, il les contemple, il les touche, il renaît. Sa famille, ce sont les photos, mais voilà, il n'y a plus personne pour en parler, plus personne qui lui dirait à qui il ressemble, plus personne pour lui transmettre : "Il me manque la connaissance de l'héritage de votre vie [...]" (page 37). L'effort de mémoire est trop grand : "Comment ai-je pu vous oublier pendant tant de temps ?" (page 38). Car il a fallu oublier pour vivre, il a fallu oublier cette journée du 11 septembre 1942 où la police française et la Gestapo emmènent

**L** histoire d'un enfant caché du Nord est une histoire de retrouvailles et d'adieux, adieux à tous ses parents, adieux sans tristesse car les traces demeurent toujours : les photos, les lettres, les souvenirs, la langue, Maurice a choisi d'être optimiste.

### 1. Famille en photos.

Maurice Baran Marszak possède une double filiation : sa mère est Fanny Yerkowski, son père Jankiel Baran. Maurice arrive au monde en 1933, l'année d'Hitler au pouvoir. En 1947, Maurice sera adopté par Israël et Andrée Marszak. Entre ces deux "naissances" : la guerre, les camps d'extermination, la disparition de ses parents.

Mais ses parents, les voici en photo ! Sur la photo de leur mariage, sa mère a 19 ans, son père 31. Maurice plonge dans ces images, il dira plusieurs fois : "Elle est si jeune !" en regardant sa mère. Quelle tendresse dans ces lignes : "Elle a 19 ans et paraît intimidée. Sous son voile ce jeune visage a quelque chose de yéménite et m'envoie une image biblique" (page 20). Maurice a 80 ans, il regarde ces

photos et il les interprète : "Voyez, comme personne ne sourit. Ils ont tous fui depuis peu leur pays de naissance y laissant leur langue, leurs coutumes, leur famille" (page 20). Ils viennent tous de quitter la Pologne et Maurice voit dans leur visage le sérieux de l'exil.

Photos de vacances : à Malo-les-Bains, Fanny "porte un mignon petit chapeau sur ses cheveux bouclés" (page 23). On sent dans cette description tout l'amour d'un grand fils pour sa très jeune Maman, un amour retenu, enfoui, oublié, qui rejaillit au détour de ces adjectifs : mignon, bouclés. Maurice le dit lui-même : "Je ne peux m'affranchir d'écrire et d'interpréter ces photos" (page 23).

D'autres photos de vacances : toute la famille est à la plage, personne ne sait que ce sera la der-



Mariage des parents de Maurice. Dunkerque 1932  
© Maurice Baran-Marszak





Toute la famille est réunie à Malo-les-Bains. 1938  
© Maurice Baran-Marszak

Fanny, Maurice, 9 ans et le petit frère Michel, 3 mois, sur un quai de gare près de Dunkerque. Dans l'appartement reste seule Georgette, la gouvernante. Georgette, la grande complice, la "grande soeur", reviendra dans la matinée de ce jour tragique apporter à Fanny des vêtements et de la nourriture. Et là, sur ce quai, Georgette prend Maurice par la main, au garde elle dit : "L'enfant a soif, je vais lui donner à boire" (page 61). Le garde les laisse passer. Et le bébé Michel ? Il est emporté dans un sac à dos par une infirmière qui le soignera et l'élèvera avec tout le personnel d'une clinique protestante. Les deux enfants seront sauvés.

Maurice ne se souvient plus des derniers instants près de sa mère, mais il peut imaginer le déchirement que cela a dû être pour elle. Ce 11 septembre, sa mère est partie pour Auschwitz et y est décédée en octobre 42.

En ce 11 septembre, Maurice a 9

ans, il ne peut rien comprendre, il comprend pourtant que tout cela est "la conséquence d'être juif" (page 63).

## 2. Vie de paysan.

Le 12 septembre 1942, Georgette emmène Maurice chez ses propres parents à Pont-à-Roseaux près de Dunkerque. À partir de ce jour, Maurice a eu beaucoup de "nouveaux parents" et, à chaque fois, il s'enthousiasmera pour la vie campagnarde : les chèvres, les poules, les cochons, les moissons, les betteraves ... Maurice participe à tous les travaux. S'il est aussi courageux, c'est pour mériter sa place au sein de ces nouvelles familles, car il faut être aussi bon que les autres.

Mais surtout, il faut savoir parler comme les autres et Maurice parlera Cht'i : "L'apprentissage du patois contribua à renforcer ma nouvelle identité. C'était ma manière de cacher que j'étais juif" (page 84). Ses parents parlaient le Yiddish, langue "dans laquelle j'ai baigné durant ma prime enfance" (page 26).

Le Cht'i a recouvert le Yiddish, le Cht'i lui a permis d'oublier le 11 septembre 1942, le Cht'i lui a permis d'être un enfant du Nord comme les autres. Mais le Yiddish se fera à nouveau entendre dans sa mémoire.



Maurice et ses parents. dernières vacances à Saint Amand les Eaux. 1938  
© Maurice Baran-Marszak

## 3. Transmission.

En 1947, Israël et Andrée Marszak adoptent les deux enfants, Michel et Maurice et c'est dans sa deuxième famille que Maurice retrouve ses racines. Israël fait faire aux deux enfants leur Bar-Mitsva, Maurice a quinze ans et, dans la synagogue de la rue Pavée, il pense à ses parents, ceux de Pologne et il écrit : "Mayn eltern auraient été fiers de moi" (page 136). À partir de ce moment, l'enfant cht'i veut retrouver son identité, les sonorités du Yiddish lui rappellent son enfance, un monde disparu qu'il a besoin de revivre : "Je reconstitue ainsi mon shtetl" (page 149). Enfin, il choisira de chanter le Yiddish dans la chorale de Jacinta.

Maurice a recensé beaucoup de morts et "Si Georgette ne m'avait pas sauvé ce 11 septembre 1942, mon nom serait aussi gravé sur cette belle pierre de Jérusalem" (page 168). Qui viendra lire le nom des Baran après lui ? Pourtant Maurice parvient toujours à rester du côté de la vie, sans tristesse, car les traces demeurent, même si sa "mémoire ne sera jamais totalement consolée" (page 179).

Maurice écrit, chante, compose, il vit et se souvient, je voudrais citer cette phrase de Georges Perec qui parle si bien de mort et de vie : "L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie." (*W ou Le souvenir d'enfance*). ■

Monique Itic

**Maurice Baran-Marszak**  
***Histoire d'un enfant caché du Nord - Familles entre amour et silence (1942-1947)***  
**Editions Le Manuscrit Eds**



# Les timbres de Lubolm (Ukraine)



ne rubrique philatélique inhabituelle dans notre bulletin mais cet article est autant historique que philatélique.

*Льбoмль* (*Liouboml*) en ukrainien et en russe , *Luboml* en polonais , *Libivne* en yiddish, est une ville d' Ukraine.

Elle est située près de la frontière polonaise. Elle est intégrée à l'empire russe de 1795 à 1917 et redevient polonaise jusqu'en 1941.

La population juive était majoritaire : 4000 Juifs co-habitaient 3000 Ukrainiens et Polonais. Après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, ce territoire a été occupé par l'Autriche et un service postal de base a été fourni par le service postal militaire, *Etappenpostamt*.

Vers la fin de la Première Guerre mondiale, après l'effondrement de l'Empire austro-hongrois la Pologne a retrouvé progressivement une grande partie de son ancien territoire et, finalement, en Novembre 1918 un gouvernement provisoire du peuple polonais a été déclaré à Lublin. Après avoir épuisé la surimpression des timbres restants avec la mention *Poczta Polska*, Poste polonaise, certaines autorités municipales ont décidé d'émettre un timbre provisoire.

Comme Varsovie ou Lodz et de nombreuses autres villes importantes polonaises, Luboml a pris la décision d'émettre ses propres timbres-poste

En Septembre 1918 l'administration de Luboml commande ses timbres à une société de Prague avec les mentions *Poste municipale de Luboml* en Allemand, en Polonais, en Russe et en Yiddish. Le montant correspond à la monnaie autrichienne ou polonaise, *heller* ou *groszy*

Le timbre de 5 Heller (centimes) représente la synagogue, l'un des principaux édifices de la ville.

En 1945, on dénombre 51 Juifs survivants. ■

Daniel Czerniewicz  
(collection privée de D. Czerniewicz)  
et Jean Pierre Randon



La synagogue sur le timbre de 5 Heller ou Groszy (Groschen)



La synagogue photographée avant guerre



# HOMMAGE À CHANTAL AKERMAN

Chantal Akerman réalisatrice, scénariste, productrice et actrice belge, née le 6 juin 1950 à Bruxelles a tiré sa révérence le 5 octobre à Paris.

Elle laisse une importante filmographie allant du documentaire comme *Histoires d'Amérique* en 1988, série de témoignages sur l'émigration juive aux États Unis à la comédie musicale et de nombreux écrits où elle développe notamment les thèmes de le mémoire et du temps.

Son premier film, réalisé lorsqu'elle n'a que 18 ans bouleverse l'univers féminin.

Ce sera *Saute ma ville*, tourné sans budget, brûlot burlesque et terroriste de treize minutes, où une jeune femme (la cinéaste elle-même, Charlot au féminin) met la panique dans une cuisine avant de tout exploser.

Le dernier, *No Home Movie* présenté cet été au Festival de Locarno, avant tout un film « sur ma mère, ma mère qui n'est plus ».

Sur cette femme arrivée en Belgique en 1938 fuyant la Pologne, les pogroms et les exactions. Cette femme qu'on ne voit que dans son appartement à Bruxelles. *Un film sur le monde qui bouge et que ma mère ne voit pas*.

Dans un entretien réalisé en 2012 pour l'émission Hors Champs diffusé sur France Culture, Chantal Akerman revient sur son enfance : « *Quand on est la fille de quelqu'un qui est revenu des camps, on se met un peu en arrière, on ne peut pas crier, elle a trop souffert, il faut lui laisser toute la place et c'est ce que j'ai fait à tel point qu'on ne me gardait pas lorsque mes parents sortaient le soir* ».

Elle signe en 2006 un documen-

taire sur Israël, *Là-bas* intégralement tourné dans une pièce d'un petit appartement de Tel Aviv, dans la pénombre, derrière les persiennes closes. *Je voulais montrer Israël comme un nouvel exil pour des gens qui ont quitté le pays qu'ils aimaient et dont ils aimaient la culture. Il se sont retrouvés en Israël à l'étranger. Cette pièce représente une prison. La dernière scène du film montre la fenêtre ouverte, une délivrance sur la mer, la plage. Je n'ai pas fait comme ma mère, se créer sa propre prison après les camps. J'ouvre la fenêtre et la lumière entre. Si je m'en suis sortie, c'est parce que j'ai réussi à faire quelque chose à accomplir mon destin sinon je serais morte.*



Chantal Akerman au Festival de Venise  
© AFP 2011

Elle publie *Une famille à Bruxelles* en 1998.

Livre bref et poignant, un livre fait de presque rien, écrit avec le silence et les mots du quotidien. Dans cette famille juive polonaise de Bruxelles, on ne parle pas de ces choses-là, alors on dit : *Tu ne devrais pas tant fumer* ou *J'aime ta nouvelle coiffure*. C'est un récit de deuil. A la mort du père, la mère se retrouve seule dans l'appartement. Sa fille aînée habite Paris. La cadette vit en Amérique

du Sud avec mari et enfants. Le reste de la parentèle, sœur, tantes, cousines, est dispersée aux quatre vents. Entre les mariages et les enterrements, c'est le téléphone qui maintient le lien familial. C'est une sorte de monologue intérieur mais où l'on passe parfois sans transition du il au je, d'une voix narrative à une autre. Les longues phrases épousent au plus près, jusque dans les redites et les gaucheries voulues, le déroulement des pensées de la mère, personnage tragiquement seul, qui même en présence d'autrui soliloque, et le reste du temps se suspend au téléphone ou s'étourdit de pensées futiles pour mieux fuir ce à quoi elle ne veut pas penser. Au-delà de l'élément autobiographique (le livre a été inspiré à Chantal Akerman par la mort de son père), *Une famille à Bruxelles* impose avec force ce que ses films laissaient pressentir et qu'avait confirmé son théâtre : il y a un ton, une écriture Akerman, un usage lancinant de la répétition, une sorte de platitude acceptée, une manière de faire naître l'émotion en tournant autour des sentiments sans jamais les nommer, qui finit par prendre à la gorge. Récit du deuil, du souvenir et de l'oubli, de la vacuité de la parole, *Une famille à Bruxelles* est hanté par le vide autour duquel s'enroulent les longues phrases comme autour de son œil le cyclone. Ce vide, ce n'est pas seulement celui de la disparition du père, c'est aussi celui du non-dit imprononçable de la Shoah et du mutisme des survivants. Ainsi la mère a-t-elle une sœur qui *souffre encore maintenant qu'on ait perdu nos parents dans les camps, elle se fâche en parlant de ça et aussi elle se fâche sur Dieu moi je parle pas de ça à quoi ça mène mon mari non plus ne parlait jamais de ce genre de chose...* Alors, on se souvient des *Histoires d'Amérique*; on se rappelle que dans *Golden Eights*, on appre-



nait presque par hasard, entre deux chansonnettes, que Jeanne - jouée par Delphine Seyrig, était rescapée des camps. La force d'Une famille à Bruxelles est là, dans cette manière de faire ressentir, sans jamais parler de « ce genre de chose » ni encore moins céder au pathos, cette blessure inguérissable.

En 2013, sort *Ma mère rit*.

*Au début, c'était un cataclysme avec de la brûlure et de l'exaltation. Des mots, toujours les mêmes, sans cesse répétés, j'ai fait connaissance avec les mots d'amour d'une langue ancienne. J'ai tant parlé. J'aurais pas dû. Oui, je revivais. J'arrêtais de voir ma mère mourir. J'arrêtais de ne pas vivre. Il y avait de la vie en moi. Toute une vie. Une pleine vie.*

Dans cet autoportrait écrit à vif, dans la brûlure, l'intensité et la crudité du quotidien, Chantal Akerman nous confie pour la première fois la matière même de toute son œuvre, de toute sa vie. elle n'a jamais cessé de décrire l'enfermement, la répétition, la confrontation avec l'autre, le désir d'un ailleurs, le vertige de la folie. *Ma mère rit* est une magnifique plongée dans le cœur, le rire, les joies et les blessures de Chantal Akerman.

Au revoir Chantal Akerman. ■

Michèle Lévy-Bonvalot

Bulletin de Mémoire juive - mjdp  
Rédaction collective.

Tous les textes signés sont publiés  
sous la responsabilité de leurs auteurs  
Mise en page : Jean-Pierre Randon

MÉMOIRE JUIVE - mjdp -  
17 rue Geoffroy l'Asnier -  
75004 Paris

memoirejuivedeparis@free.fr  
ASSOCIATION RÉGIE PAR LA LOI DU 1<sup>ER</sup>  
JUILLET 1901 - J.O. du 2 Juillet 1986

Présidente : M. Lévy-Bonvalot  
Secrétaire : J.P. Randon

## Humour yiddish, immigration, intégration

Nombreux sont ceux qui comparent la vague migratoire actuelle, à majorité musulmane, aux vagues de migration des Juifs ashkénases d'Europe centrale et orientale, et des Juifs séfarades de Turquie, de Salonique, puis plus tard, d'Afrique du Nord. Qu'ils soient *réfugiés politiques*, ou *migrants économiques*, les migrants actuels fuient la guerre ou la pauvreté endémique de leur pays d'origine.

Les ashkénases, eux, fuyaient à la fois la misère et les persécutions, notamment les pogromes. Selon Weinberg, la moitié des Juifs établis à Paris étaient originaires de Pologne ; *Heureux comme Dieu en France*, disaient-ils, la France, le pays de la liberté et des droits de l'homme.

En septembre 1939, sans hésiter, pour défendre leur nouvelle patrie, les hommes se sont engagés en masse dans les régiments de volontaires étrangers qui ont été envoyés au front, et le père de David en était. Ils ne pouvaient pas prévoir qu'un an après, Pétain promulguerait le *Statut des Juifs*.

Moyshe et Yankl, venant de Varsovie en août 1925, arrivent à Paris, gare de l'Est. Il fait une chaleur torride et ils meurent de soif. Ils s'installent à la terrasse d'un café et Moyshe s'inquiète :

- *On ne connaît pas un seul mot de français ! Comment pourrons-nous commander quelque chose ?*

- *Ne t'inquiète pas, on se débrouillera !* Juste à ce moment, Yankl entend quelqu'un demander : *Garçon, de l'eau !*

Il appelle le serveur :

- *Garçonne, dè lou.*

Moyshe commence à boire :

- *Tu sais quoi, Yankl, si je ne savais pas que ça, c'est « dè lou », j'aurais pensé que c'est tout simplement un peu de flotte !*

Certes le français de ces immigrés juifs prêtait à sourire, mais leur ambition, c'était que leurs enfants deviennent de vrais Français, qu'ils réussissent dans la vie ; une petite anecdote véridique : la mère de Jac-

queline, qui ne savait ni lire ni écrire le français, lui faisait réciter ses leçons. Elle la faisait répéter autant de fois que nécessaire, jusqu'à plus qu'assez... mais il ne fallait plus la moindre hésitation !!!

Trois mères discutent et c'est la surenchère : le fils de la première est pharmacien, la seconde a son fils avocat et la troisième est fière de ses deux enfants devenus docteurs. Et voilà le rêve de ces *yiddishe mames* réalisé... Pour ce résultat, les parents (et parfois un seul parent rescapé) n'épargnaient ni leur temps, ni leur peine : leurs enfants s'intégraient ainsi dans la vie sociale, culturelle et professionnelle de leur pays d'accueil. Les signataires de cet article en sont un exemple : bien que de familles très modestes, ils ont tous deux fait une carrière médicale.

Il est difficile de parler d'humour yiddish sans évoquer l'éternel antisémitisme. Il a fait fuir les Juifs de Pologne, il fut en recrudescence dans les années 1930 et depuis peu il s'accroît partout. C'est très inquiétant.

Dans le square de la place des Vosges à Paris, deux amis sont assis sur un banc. L'un d'eux reproche à l'autre :  
- *Mais comment peux-tu lire un tel journal antisémite ?*

- *Je vais t'expliquer : déjà en Pologne, quand je lisais le journal, j'étais déprimé : Les pogromes, les cosaques, la haine des Juifs, la montée du nazisme... Et maintenant ici, ce n'est pas mieux : l'antisémitisme qui à nouveau fleurit partout dans le monde, le négationnisme, le lynchage médiatique d'Israël et le devenir de ce pays... Tout cela m'est insupportable !*

En revanche, dans la presse antisémite, on lit que l'économie et les finances mondiales sont entre les mains des Juifs, qu'ils ont la main sur les médias, la radio, la télévision, la presse et aussi sur la médecine, sur les arts... Alors... quand je lis tout ça, je suis fier et heureux d'être juif !

Jacqueline et David Kurc